N.° 9

ESSAI

SUR

LA DOCTRINE DES CRISES ET DES JOURS CRITIQUES DANS LES MALADIES AIGUËS.

Tribut Académique,

Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 18 Mars 1816;

PAR J. B. D. LÉTU,

DE MIREPOIX, Département de l'Arriège;

Membre de l'Athénée médical de Montpellier.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Sæpè salutari tentas naturæ labore
Spissatis nimium succis oppressa levare
Viscera, præsentesque crisi prævertere morbos.
Assecla naturæ medicus, fidusque minister
Hujus opus numquam tentet turbare, sed ipsi
Auxiliatrici satis est succurrere dextra.
Stephanus Ludovicus GEOFFROI, *de hygiene Poëma. De excretis et retentis, p.* 159.

A MONTPELLIER,
Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, N.° 62.
1816.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

PROFESSEURS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.
M. Antoine GOUAN, *honoraire*.
M. J. Antoine CHAPTAL, *honoraire*.
M. J. B. Timothée BAUMES.
M. J. Nicolas BERTHE.
M. J. M. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. A. Louis MONTABRÉ.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
M. A. Pyramus DE CANDOLLE.
M. Jacques LORDAT.
M. C. J. Mathieu DELPECH.
M. Joseph FAGES.

A MON PÈRE,

CHARLES LÉTU, Avocat, etc.

Le langage de mon cœur vivement ému par les sentimens qu'un Père inspire, serait toujours au-dessous de ce que j'éprouve aujourd'hui en vous dédiant mon premier Essai dans la carrière médicale ; et dans l'effusion de ma reconnaissance, de mon amour, de mon profond respect, je crains de ne jamais vous exprimer tout ce que je sens. Aussi ne puis-je que vous prier de me regarder comme sincérement pénétré de tout ce que la piété filiale peut donner de tendresse et de vénération.

J. B. D. LÉTU.



ESSAI

SUR

LA DOCTRINE DES CRISES

ET DES JOURS CRITIQUES

DANS LES MALADIES AIGUËS.

Lex summa esse debet medico, naturæ vestigiis insistere, illius propensionibus favere, eique parturienti quasi obstetricare ac opem ferre. BOSQUILLON.

LES débats des auteurs qui ont écrit sur les crises et les jours critiques, ont eu lieu bien des fois sur des mots; presque toujours l'esprit de système est venu se mêler à leurs observations; chaque parti a eu son chef; le désir de donner du nouveau a fait que bien souvent ce chef s'est éloigné de la doctrine d'Hippocrate. Il serait trop long et peut-être superflu de donner ici l'historique de ce point de médecine; il peut se réduire à quatre principaux systèmes qui ont eu successivement une vogue d'un plus ou moins long-temps: je veux dire le système des Pythagoriciens (1); celui

(1) Je crois devoir relever une erreur qu'on trouve généralement adoptée sur le système de Pythagore. La prétendue force des nombres dont on veut

des méthodistes, à la tête duquel sont Asclépiade et Thémison; celui des médecins astrologues, où l'on peut comprendre Galien; enfin, celui des chimistes, à la tête duquel est Sylvius de Le Boé. On peut consulter à ce sujet les auteurs qui ont écrit l'histoire de la médecine.

Tous les médecins ont appelé *flux critique*, l'excrétion de la matière hétérogène; et ils ont nommé *crise*, le changement subit de la maladie qui suit cette évacuation. Hippocrate observa ce changement; il vit qu'il arrivait plus souvent certains jours que d'autres; il nomma ces jours, jours critiques ou décréteurs; il en a fait l'énumération dans plusieurs de ses ouvrages, dans lesquels il donne aussi le moyen de les observer. On a accusé Hippocrate d'être Pythagoricien, parce que, dans le nombre des jours qu'il dit être critiques, il y en a plusieurs qui sont septénaires ou quartenaires: mais c'est à tort; une seule réflexion renverserait cette accusation, si elle était fondée; c'est qu'Hippocrate, dans sa doctrine des crises, donne pour jours décrétoires, les jours pairs et les jours impairs, et plusieurs autres jours qui ne sont ni septénaires ni quartenaires; et puis il est certain, et nous l'éprouvons tous les jours, que ce

---

qu'il ait voulu faire tout dépendre, est aussi fausse, quant à lui, comme son inventeur, que l'idée qu'on s'était formée de l'ancien philosophe d'Athènes, Épicure. On peut lire dans la vie des anciens philosophes, par F. Salignac de Lamothe-Fénélon, la cause des calomnies dirigées contre Épicure, qui, dit cet auteur, était un homme d'une continence exemplaire, et dont les mœurs furent toujours réglées. Voici comme s'exprime Sprengel (traduction de Jourdan) sur Pythagore: « Rien ne constate, dit-il, que les anciens et « véritables Pythagoriciens aient accordé aux nombres des propriétés extra-« ordinaires, et les aient considérés comme première cause agissante de « tous les phénomènes de la nature: ce furent Modératus et Nicomaque « qui introduisirent plus tard, dans le pythagorisme, ces propriétés illu-« soires des nombres primitifs, qui les rendent susceptibles de déterminer « tous les changemens de l'univers. » On doit regarder ces assertions comme des chimères: ce n'est donc pas de Pythagore lui-même que je veux parler, mais de ceux qui, par la suite, ont altéré son système.

Père de la médecine n'a écrit que ce qu'il a vu, et qu'il a laissé le système pour d'autres.

Afin de parler d'une manière un peu sûre sur ce qui concerne la doctrine des crises, sujet qui, comme nous le verrons, a trouvé des défenseurs et des détracteurs, je vais exposer le plan que je me suis proposé : je divise ce que j'ai à en dire en trois parties ; je commencerai, 1.° par énumérer les raisons qui me paraissent devoir prouver l'existence des crises; 2.° en remarquant la prédilection que la nature a pour tel période plutôt que pour tel autre, par des causes qui, bien qu'elles nous soient inconnues dans leur essence, se manifestent à notre esprit et tombent sous nos sens, je chercherai à établir la doctrine des jours critiques; 3.° je crois utile de faire ensuite rapidement l'exposition des différentes voies par lesquelles les crises des maladies aiguës s'opèrent, ainsi que des signes qui sont propres à ces différentes voies.

DES CRISES.

Pour bien définir ce qu'on entend par *crise*, il faut auparavant bien connaître ce qu'on entend par *maladie:* cette dernière n'est pas, comme le pensaient les anciens médecins, un état de trouble et de désordre dans l'économie animale, mais, au contraire, ainsi que le dit Grimaud, un nouveau mode dans l'ordre des fonctions. Cet ordre est régulier, puisqu'il a une marche suivie de phénomènes qui parcourent leurs périodes successifs avec régularité, lorsqu'ils ne sont pas troublés par des soins intempestifs. D'après cela, on doit regarder la crise comme un mouvement salutaire, nécessaire, indispensable, sollicité par la nature pour le rétablissement de l'ordre qui caractérise la santé. C'est une sorte de réaction des forces vitales, qui change l'ordre des fonctions établi par la maladie, pour les ramener dans l'état naturel.

Les termes les plus clairs sont quelquefois devenus obscurs; les vicissitudes des opinions y ont attaché successivement différentes idées : c'est un reproche qu'on peut faire à ceux qui ont écrit sur les crises. Les observateurs seuls avaient le droit de pouvoir les

approfondir ; mais une foule d'écrivains ont ajouté aux faits des spéculations. Ce n'est pas dans les cabinets qu'on doit écrire sur les crises ; c'est lorsqu'on a été à portée, par une pratique étendue, de les observer, ou bien en ne croyant sur cette matière, lorsqu'on n'a pu être praticien, que les médecins qui ont vieilli dans l'observation des maladies; leur savoir a éclairé leur expérience, et leur longue expérience a épuré et étendu leur savoir.

Le mot crise, en grec κρισις du verbe κρινο, je juge ou je combats, est un terme emprunté du barreau, selon Galien, et de l'art militaire, selon d'autres. Hippocrate a souvent employé cette expression, et lui donne différens sens ; toute sorte d'excrétion est, selon lui, une crise; il n'en excepte ni l'accouchement ni la sortie d'un os d'une plaie. Quelques auteurs après lui appelaient crise, tout changement qui arrive dans une maladie ; d'autres disent qu'il y a crise, toutes les fois qu'une maladie augmente ou diminue, ou qu'elle dégénère en une autre. Il en est qui, par là, ont confondu ce qu'on doit entendre par une crise, et en ont donné des définitions qu'ils ont appropriées à la matière qu'ils traitaient. Sans m'attacher à faire sentir les inconvéniens qui résultent de ce qu'on n'a pas été de tout temps fixé sur cet objet par une définition, je dirai qu'on appelle crise, tout changement considérable qui arrive en bien ou en mal pendant le cours d'une maladie, et qui est suivi d'une évacuation quelconque (1); j'ajouterai, avec M. le Professeur Broussonnet, à la suite d'une coction évidente, ou qu'il est possible de supposer. Par cette explication, continue ce Professeur, nous éviterons un grand nombre de difficultés qui ne tombent le plus souvent que sur la manière dont chacun conçoit l'objet sur lequel on dispute.

---

(1) Il est bon d'établir une différence entre la *crise* et la *solution* d'une maladie. La crise est une terminaison subite de la maladie ; la solution a lieu, au contraire, dans les cas où elle se juge lentement, comme, par exemple, lorsque les urines déposent pendant un temps plus ou moins long.

Les anciens médecins comptaient quatre temps dans les maladies. Le commencement, qui se portait jusqu'au moment où il paraissait des signes de coction ; l'augment, qui s'étendait depuis l'apparition des signes de coction jusqu'à ce que la coction fût établie ; l'état, celui dans lequel la coction est pleine ; et enfin, le déclin (1). C'est dans l'état (les observateurs en conviennent) que la crise se fait ; et Galien ne disait une maladie dans son état, que lorsqu'il avait vu les signes d'une parfaite coction. Quel est cet état ? C'est celui dans lequel les parties hétérogènes sont tellement adoucies, mêlées entr'elles, qu'elles approchent du caractère que nos humeurs ont naturellement. Plus ces matières sont éloignées de la nature de nos humeurs, plus elles sont, comme on dit, crues ; plus elles s'éloignent de cette dernière qualité, plus la coction s'avance. *Materia cruda est ens creatum et æquè naturæ legibus obedit quàm ulla alia creatura vel quàm ipsum pomum maturescens.* Boërrhaave, *inst. méd.* Ce n'est donc, comme nous l'avons déjà dit, qu'à la suite d'une coction (2) que la crise se fait. La nature pourrait-elle choisir un moment plus favorable ?

---

(1) Cette théorie des périodes des maladies n'est pas du tout éloignée de celle des crises ; aussi un célèbre médecin (Em. Mauric. Duverney, *quæst. med.* Paris, décemb. 1719) a dit : *magnam cum periodis affinitatem habet crisium theoria ; si enim stati sunt morborum decursus, cur non et solutiones.*

(2) Pourquoi une crise ne se fait-elle qu'après la coction ? C'est que dans l'ordre ordinaire la nature ne produit rien tout-à-coup. Je ne puis m'empêcher de citer ici la comparaison que fait Bosquillon (*quæst. med.* 1772, Paris.), de la maturité d'un fruit avec la maturité d'une maladie : *sicut fructus certo quodam egent tempore et solis calore, ut horum acerbitas emendetur, maturescant et esculenta evadant : ita materia morbifica certo temporis spatio et motu quodam febrili eget, ut immutetur, coquatur, et à naturâ quodammodo devicta foras eliminetur.* Il ajoute, *quemadmodum fructuum maturatio semper cum maximo damno plantæ arte urgetur : sic materia morbifica non sine ingenti ægrotantis periculo antè tempus expellitur.*

On distingue la crise en bonne, qui est celle qui amène un meilleur état; en mauvaise, dans laquelle le malade succombe (1); celle qui est bonne suppose toujours la force nécessaire à la nature pour opérer la coction de la matière morbide, la séparer, et la faire sortir du corps. Cette crise est encore appelée parfaite, puisque les humeurs dépravées qui avaient engendré la maladie sont tout à fait dissipées; c'est de cette crise qu'on peut dire qu'Hippocrate a dit avec justesse: *natura morborum medicatrix.* Mais si une portion de la matière morbifique n'a pas suivi la coction ou n'a pas été évacuée, la crise est alors imparfaite et sujète à la rechute, d'où Hippocrate a dit: *quæ relinquuntur in morbis recidivas facere solent.* On a nommé récrudescence le retour de la maladie dans ce cas.

On divise les maladies aiguës en simplement aiguës, en fort aiguës, et en extrêmement aiguës. Suivant cette division, les crises arrivent plus ou moins promptement, selon que les maladies sont plus ou moins aiguës; ainsi, celles qui sont extrêmement aiguës se jugent au premier quartenaire. Hippocrate rapporte que les fièvres malignes, accompagnées d'horribles symptômes, tuent le quatrième jour. Les maladies fort aiguës se jugent au premier septénaire, et les simplement aiguës au quatorzième jour, quelquefois plus tard.

Un médecin peut annoncer qu'une crise est salutaire, toutes les fois que les évacuations commencent à reprendre la forme, la couleur et la consistance qu'elles ont naturellement. Elle doit de plus, pour être salutaire, être proportionnée à la violence de la maladie, convenir à l'âge, au tempérament du malade et à la saison; ainsi, une évacuation modérée dans une maladie grave n'est jamais critique. Les maladies légères, au contraire, peuvent se terminer presque sans crise: *morbi graves judicantur, leves solvuntur.* Les inflammations se jugent par les hémorrhagies; les fièvres, en général, par les urines, les sueurs ou la diarrhée. Lorsqu'une affection est compliquée, il faut souvent le concours de toutes ces différentes éva-

---

(2) Lorsque un malade succombe par l'effet d'une crise, sa maladie n'a que trois temps, puisqu'il périt durant la vigueur du mal.

cuations pour sauver le malade, comme l'observe Hippocrate dans son premier et troisième livre des épidémies.

Les flux critiques ne sont pas toujours semblables dans les mêmes maladies, tant par rapport à la nature des matières évacuées que par rapport au jour où elles le sont. Ils varient selon les saisons, les climats, la force, le régime, le tempérament, le sexe et l'âge du malade. Les hémorrhagies arrivent ordinairement dans le printemps et l'été, et ne paraissent plus après trente-cinq ans. Hippocrate, pronostic, liv. 22, pag. 466. A cette occasion, je puis remarquer, avec Grimaud, que le cours total d'une maladie bien réglée est partagé en différentes périodes qui correspondent à celles qui mesurent la durée totale de la vie, et que ces périodes sont également marquées et distinguées les unes des autres par l'action des mêmes organes; car, comme le premier âge, ou le premier période de la vie, est déterminé par l'activité plus considérable des organes supérieurs; que le second âge, ou l'âge moyen, est marqué par l'activité des organes de la poitrine; et que le dernier âge, ou la vieillesse, est désigné par l'action plus vive des organes contenus dans l'abdomen, et que cette succession, nécessairement dépendante des progrès de la vie, devient la cause et le fondement réel des maladies attachées aux différens âges; qu'elle explique, par exemple, pourquoi les maladies de la tête sont les maladies de l'enfance; pourquoi les maladies de poitrine sont les maladies de la jeunesse; et, enfin, pourquoi les vieillards sont plus sujets aux maladies du bas-ventre; il s'ensuit qu'une évacuation critique dans une maladie se fera, chez un enfant, par un saignement de nez; chez un jeune homme, par des crachats, des sueurs, etc.; chez un vieillard, par de fréquentes déjections.

Le génie des maladies change aussi beaucoup leur terminaison. Ainsi, les fièvres malignes sont finies spécialement le 3, 4, 5, 6 ou 7.e jour par des parotides; les affections de la poitrine, par les crachats, le plus souvent le 7, le 11, quelquefois le 14; les maladies chroniques, par des abcès. Claudinus, *de cris.*, *sect.* 3, *cap.* 2, *p.* 24, dit que les fièvres intermittentes se terminent ordinaire-

ment au septième accès (1) par les sueurs ou le flux de ventre. A ces différences, il faut ajouter que, dans les climats froids, les nourritures et les humeurs étant plus visqueuses, les sécrétions demandent plus de temps ; et c'est pourquoi alors les évacuations critiques qui tombent dans les climats chauds le premier jour, arrivent dans le 1.er, le 11.e, le 14.e et plus tard. De même dans les pays septentrionaux, les menstrues ne paraissant qu'à dix-huit, vingt ans, pendant que dans la partie méridionale de l'Afrique les filles sont réglées à huit, neuf ans, les crises doivent être bien différentes dans ces deux circonstances.

Ces considérations ne changent en rien ce que dit le Père de la médecine; que ses observations convenaient également à la Lybie, à Délos, à la Scythie, c'est-à-dire aux climats chauds, tempérés et froids. Hippocrate était persuadé que les maladies conservent leur caractère chez tous les sujets et dans les divers pays. Elles conservent en effet leur façon d'attaquer : l'essence des symptômes est la même. Ainsi, les constitutions épidémiques attaquent les jeunes, les vieux, les grands, les petits, de la même manière. La follette, cette espèce de catarrhe dont on a tant parlé en 1741, se fit sentir dans toute l'Europe, l'Amérique, etc. Les Américains, les Péruviens éprouvèrent les mêmes symptômes qu'avaient eu les Français et les Anglais. Ainsi, un espace de plus de trois mille lieues, un si grand changement de climat, le tempérament, l'âge, le sexe, n'ont pu changer le génie particulier de la maladie. Les fièvres intermittentes observées en Grèce, par Hippocrate, sont les mêmes à Paris. Les fièvres qu'a examiné Hippocrate dans Thasos, sont les mêmes que Sydenham et Baillou ont vues à Londres et à Paris;

(1) Sydenham met les fièvres intermittentes au nombre des maladies aiguës. Il s'exprime ainsi : « il est vrai, dans un certain sens, qu'on peut mettre au nombre des maladies aiguës celles qui, quoique à l'égard des paroxysmes pris tous ensemble, vont plus lentement, et ne laissent pas, à l'égard de chaque paroxysme particulier, d'arriver promptement à leur terme, et telles sont les fièvres intermittentes. » Pag. 4, sect. I, chap. I.

on n'y trouve aucune différence. Ne pourrait-on pas conclure delà que les mêmes remèdes guérissent par-tout les mêmes maladies (1)?

Nous avons divisé les crises en bonnes et mauvaises, en parfaites et imparfaites. Il nous reste encore quelque chose à dire sur cette division; il arrive quelquefois qu'une crise, quoique parfaite, est dangereuse au point de faire périr le malade; c'est ce qu'on voit lorsque toutes les forces de ce dernier ont été employées dans le travail de la coction, et qu'il n'en a plus assez pour se suffire à lui-même dans sa convalescence; c'est ce que nous a fait remarquer M. le Professeur Baumes, dans ses leçons de pathologie interne. Dans les crises imparfaites, il arrive aussi que la nature, fatiguée par la longueur de la maladie, épuisée par sa violence ou par celle du médecin, dit M. le Professeur Broussonnet, elle ne peut transporter hors du corps toute la matière critique; elle la dépose alors en partie, et quelquefois en totalité dans le tissu cellulaire: elle forme là des dépôts. Si la matière n'a pas subi le travail de la coction, cette terminaison devient funeste au malade, parce que la matière n'est point cuite; au contraire, quand elle l'est, on peut favoriser l'apparition de ces dépôts; ils deviennent alors salutaires, à moins qu'ils ne se montrent sur des parties essentielles à la vie.

Il y a deux directions de la matière critique; l'une, qui est salutaire, tend du centre à la circonférence, se porte sur la peau, le tissu laminé, et le tissu glanduleux; l'autre, plus dangereuse et souvent mortelle, a lieu sur les membranes muqueuses, dans le

---

(1) Quoique les remèdes produisent dans tous les pays les mêmes effets, cependant ils ne sont pas également bons dans tous les climats. Personne n'ignore que les émétiques, qui sont un bon remède en France, sont, pour ainsi dire, un poison dans toute la partie méridionale de l'Amérique. Les Parisiens supportent beaucoup mieux la saignée que les habitans de Montpellier; et ceux-ci mieux que les Italiens. Asclépiades (*Apud Cœlium-Aurelian., acut. morb. lib.* 2. *cap.* 2.) a vu la saignée guérir les pleurétiques dans l'Hellespont, et les tuer à Athènes. Dovinet a observé la même chose en France, quant à sa partie méridionale et septentrionale.

parenchyme même des organes, et substitue souvent à une maladie aiguë légère, une maladie chronique funeste.

La solution critique est ordinairement précédée d'agitation, de chaleur, d'insomnie; un repos momentané (1) succède à ces perturbations: bientôt la nature fait des efforts qu'elle dirige surtout vers le lieu qui doit donner jour à la matière critique; c'est alors qu'il est souvent facile au médecin d'annoncer la crise et de déterminer l'organe qui doit en être le siége.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les signes qui peuvent appartenir à toutes les espèces de crises. Je vais parler seulement de ceux qui sont propres à une crise. « Les véritables, » nous dit M. le Professeur Baumes, dans ses leçons, « s'accompagnent de symptômes violens, comme de maux de tête affreux, de vertiges, d'assoupissemens, de tintemens d'oreilles, de la surdité, d'angoisses, du délire, d'anxiétés précordiales, d'un froid rigoureux qui survient au milieu d'une chaleur brûlante, et qui est suivi de sueurs sans chaleur intermédiaire. » C'est d'après ce dérangement des fonctions, qui se fait d'une manière à peu près précise dans les jours marqués pour le triomphe de la nature et dans ceux marqués pour sa défaite, qu'Hippocrate, avec le secours de l'observation et d'une méditation profonde sur les faits qui se présentaient à lui, nous a tracé les règles sublimes de l'art de guérir. Comment a-t-on pu penser mettre en doute que s'il n'eût réellement connu les différentes périodes des maladies, il eût décrit leurs types, leurs progrès, leurs terminaisons, leurs mutations en d'autres? Il n'aurait pu faire ce travail si important, s'il n'eût auparavant appris comment la nature parvient à élaborer, à expulser la matière morbifique; si, au lieu de garder une sage réserve, il eût tourmenté et accablé de remèdes

---

(1) Ce calme, qui résulte de la mitigation du principe morbifique, est si apparent et si sensible, qu'il n'y a rien de si commun que d'entendre dire, après la mort de ceux qui périssent dans une crise : *il n'avait jamais été mieux que hier.* Woullonne.

une maladie, comme le font tant de médecins (1). A-t-on lieu de s'étonner que la nature se dérange dans sa marche, lorsqu'elle est tyrannisée par les fausses applications de ces innovateurs, dont les systèmes subtils et peu solides s'écartent tant des lois de la bonne médecine, qu'on les a vus successivement tôt ou tard étouffés par l'expérience ?

Jusqu'ici je ne me suis occupé que des crises qui surviennent après une coction évidente d'une matière morbifique. Les auteurs ont dit que ces crises sont évidentes dans les phlegmasies, apercevables dans les fièvres ; de plus, comme ils ont divisé les maladies en celles avec coction, qu'ils ont nommé humorales, et celles sans coction, où sont rangées les névroses, je devrais parler ici de ces dernières ; mais outre que, par le raisonnement, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se rendre raison de leur manière d'agir (2), toute la théorie se bornant à dire que dans une épilepsie, dans une catalepsie, dans une paralysie, une émotion violente faite sur les malades, procure une révolution qui paraît être la cause de la guérison ; les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas d'entrer dans des considérations particulières sur ce sujet : je vais donc passer à la seconde partie.

---

(1) A cette cause du dérangement des crises par les médecins, qui troublent la nature dans ses opérations, je crois pouvoir en ajouter une seconde, fournie par ces personnes qui sont dans l'habitude de se purger ou de se faire saigner à certains temps de l'année. Cela affaiblit leur organisation ; et si une maladie survient, la crise ne peut se faire aisément ; d'ailleurs, l'habitude des remèdes énerve, affaiblit leurs propriétés lorsqu'ils sont indiqués.

(2) Je dis ceci non-seulement pour les crises dans les maladies nerveuses, mais encore pour la longue série des névroses. Ces affections font, comme on le sait, presque toujours, par leur irrégularité, le désespoir des médecins.

DES JOURS CRITIQUES.

D'après ce que nous avons dit, qu'il fallait bien se garder de croire que les maladies fussent un état de trouble et de désordre dans notre économie, mais, au contraire, un nouvel état de fonctions où l'on reconnaît de la régularité, nous pouvons émettre ce syllogisme qui conduit à admettre l'existence des jours critiques. Tout mouvement réglé et ordonné doit nécessairement avoir une mesure fixe (1); les mouvemens de la nature sont ordonnés dans les maladies; ces mouvemens doivent donc avoir des périodes de durée fixe, que nous remarquons du reste dans toutes les grandes révolutions de la nature; et quoique ces mouvemens nous soient inconnus, quant à leur essence, il suffit qu'ils soient connus par l'observation (2).

Sans remonter à l'antiquité la plus reculée, où nous trouverions déjà des preuves que les hommes ont connu et emprunté de la nature cet assujétissement pour différens nombres, et notamment

---

(1) M. le professeur Lordat dit, à ce sujet, dans ses leçons de pathologie : « C'est une loi à peu près constante, que les actes vitaux sont de la même durée chez tous les êtres de la même espèce. La maladie, considérée comme fonction, aura donc une durée à peu près toujours la même. »

(2) Aussi Zimmermann a dit, dans son excellent ouvrage de l'expérience, tom. III, chap. 2 : « L'observateur ne doit expliquer la nature que par la nature elle-même; et celui qui veut en sonder les mystères avec des hypothèses, la distingue au travers de ses opinions, comme une personne affectée d'ictère voit tout l'univers au travers de la bile qui colore ses yeux. Aussi les idées arbitraires et les théories adoptées sans examen produisent-elles chez le médecin le même effet que les passions chez un historien. Elles couvrent d'épaisses ténèbres les yeux les plus clairvoyans; elles anéantissent les facultés de l'esprit le plus brillant; elles font disparaître l'exactitude de toutes les observations; elles confondent ensemble la folie et la raison: ce sont des tyrans contre lesquels on doit se révolter. »

pour le nombre septénaire, nous dirons, avec Grimaud, « que des observations suivies avec le plus grand soin, et par des hommes sur la sagacité et la candeur desquels nous avons le plus droit de compter, nous ont appris, qu'en général, dans l'espèce humaine, toutes les opérations de la nature ont des rapports constans avec le nombre sept, et que de plus, ce période doit être distingué en deux parties, à raison des phénomènes qui les partagent. » Les Égyptiens, les Chaldéens, les Grecs et les Arabes avaient poussé, à la vérité, trop loin leur vénération pour ce nombre, puisqu'ils en avaient fait l'âme du Monde. Ils avaient employé, pour prouver sa prétendue force, un amas singulier de conformités et d'analogies qu'ils avaient recueilli. On ne peut voir sans étonnement leurs prétentions à cet égard. *Le nombre septénaire, dit M. Renaudot, médecin de la faculté de Paris, était tant estimé pour être composé du premier nombre impair et du premier tout pair ou carré, qui sont le 3 et le 4, qu'ils appelaient mâle et femelle; et ils en faisaient un tel cas, qu'ils disaient que c'était par leur moyen que tout subsistait.* Rien n'est plus ridicule que cette vertu des nombres: par exemple, sur l'unité qui était la forme, le nombre 2 qui représentait l'infinité de la matière; le nombre 3, qui était l'harmonie absolue et complète, le nombre par excellence, enfin, le mâle du 4 qui avait moins de puissance. On allait plus loin, nous dit Grimaud: on mêlait le moral au physique, on faisait valoir les 7 portes de Thèbes; la grande Ourse est composée de 7 étoiles; le Nil se jette dans la mer par 7 embouchures: Thèbes a 7 portes, donc la maladie de Pierre et de Jean doit se terminer en 7 jours.

Malgré ces absurdités, l'observation ne nous prouve pas moins, et il n'en reste pas moins établi, que de même que dans l'état de santé, on remarque le période septénaire pour tous les grands changemens qu'éprouve le corps, tels que la formation complète du fœtus qui se fait au 7.e mois, les dents qui poussent à 7 mois, l'enfant qui se soutient ordinairement à 14 mois, qui parle à 21 mois, qui marche fermement à 2 ans et 4 mois; à 7 ans ses dents sont chassées et remplacées par d'autres, à 14 il est pubère, à 21

il cesse de croître ; il reste alors vigoureux pendant un assez long-temps ; enfin, à 49 ans, ou à la fin de la septième septénaire, le système des forces commence à éprouver une débilité marquante : il n'en reste, dis-je, pas moins établi que le période septénaire a une influence marquée sur notre économie (1). C'est sur cette influence, sur ce période qu'Hippocrate a fondé sa doctrine des jours critiques, de laquelle je vais m'occuper.

Les maladies aiguës se terminent en 40 jours, et le plus souvent plutôt. Il y en a beaucoup qui finissent vers le 30.e, plus encore au 21.e, au 14.e, au 7.e; c'est donc dans l'espace du 7.e, 14.e, 21.e, qu'arrivent presque toutes les révolutions des maladies aiguës, qui sont celles qui ont une marche marquée par des crises et des jours critiques, ou du moins dans lesquelles ce caractère est plus sensible, plus observable. Les jours où les crises se font sont appelés, comme nous l'avons dit, jours critiques, et les autres se nomment non-critiques ; ceux-ci pourtant peuvent le devenir quelquefois, mais cet évènement est contraire aux règles que la nature suit ordinairement. De ces jours critiques il en est qui jugent parfaitement et favorablement. Les Arabes les appelaient radicaux, ou bien simplement critiques : tels sont le 7.e, le 14.e, le 21.e ; d'autres ont été regardés comme tenant le second rang parmi les jours heureux : ce sont le 9.e, le 11.e, le 17.e, puis le 3.e, le 4.e, le 5.e, qui jugent cependant moins parfaitement. Le 6.e juge souvent, mais très-mal, ce qui lui a valu, de la part de Galien, le nom de tyran; tandis que, regardant le 7.e comme très-bon, il l'a comparé à un bon Roi qui pardonne à ses sujets. Le 8.e et le 10.e jugent mal aussi, et ils le font rarement. Enfin, le 12.e, le 16.e et le 18.e ne jugent presque jamais. On voit par ce précis, que les jours éminemment bons, dans

---

(1) Je ne dis pas que ce soit la force des nombres qui opère ces changemens ; car, si les nombres étaient la cause de ces changemens et des crises, ils seraient un être par eux-mêmes, un être naturel, et c'est ce qui n'est pas, puisqu'ils ne sont qu'un être de raison.

une maladie aiguë, sont le 7.e, le 14.e et le 21.e Quoiqu'on trouve des exemples de malades morts au 7.e dans Hippocrate, ce n'est que par un acccident rare et dû aux tentatives de l'art ou à la force du tempérament qui a fait que leur maladie s'est prolongée jusqu'à ce terme, qu'elle ne devait pas atteindre dans le cours ordinaire. C'est d'après la force ou la faiblesse des tempéramens qu'on peut faire des objections à ceux qui admettent les jours critiques. Il n'existe pas un tempérament qui soit le même chez les divers individus. L'un, d'après sa plus ou moins grande force digestive, a digéré en 3 heures ; l'autre en 4, l'autre en 6. Donc on ne peut pas dire que chez ces individus les crises arrivent à la même heure, au même jour. Je répondrai à cela : est-il bien prouvé que tous les tempéramens diffèrent essentiellement les uns des autres? Non, sans doute, bien au contraire, il faut reconnaître entr'eux une analogie remarquable : c'est ce qu'on ne peut pas nier. Un autre cas qui s'est présenté en l'an 1815, à la clinique d'hiver, et qui peut donner lieu à porter un argument contre la doctrine des jours critiques, c'est les crises qu'on appelle brisées. Un malade était attaqué d'une fièvre inflammatoire catarrhale et gastrique; ce dernier élément disparut le 2.e jour de la maladie, et rechuta le 4.e Il est évident que si on compte depuis l'apparition de cet élément jusqu'à ce qu'il se soit maintenant terminé, on trouvera une erreur et un argument contre les jours critiques ; mais ce sera la faute de l'observateur et non de la nature.

Je crois devoir parler ici de la longueur que quelques auteurs ont voulu donner au jour, et de l'époque où on doit commencer à le compter dans l'invasion d'une maladie. Il est nécessaire de se fixer là-dessus, parce que la connaissance des jours décréteurs est liée avec celle du premier jour de la maladie, et avec la longueur qu'on doit donner à ce jour. Hippocrate a dit qu'on doit regarder comme le premier jour, l'intervalle qui s'écoule depuis l'invasion de la maladie jusqu'au coucher du soleil. Galien est d'accord avec lui pour la durée des autres jours qui sera de vingt-quatre heures; mais il veut que si un individu tombe malade à

midi, le lundi par exemple, le premier jour soit le lendemain à la même heure. Cependant une observation suivie apprit à Hippocrate qu'une nuit orageuse était toujours suivie d'un jour inquiet, d'où il paraît que la nuit qui précède doit toujours appartenir au jour suivant ; le contraire arriverait suivant l'opinion de Galien ; aussi nous adopterons le sentiment d'Hippocrate, et nous compterons donc comme premier jour de la maladie, le moment de son invasion jusqu'au soir.

Revenons à notre exposition des jours critiques ; le 14.e supplée souvent au 7.e, il a même été préféré par quelques auteurs ; quant au 20.e, il est aussi vraiment critique et salutaire, mais le 21.e le lui dispute. Hippocrate et ses disciples, dit M. le Professeur Lordat dans ses leçons de pathologie, voulaient que le 20.e jour fût juge ou radical. Archigène s'opposa à cette doctrine, assurant que 3 fois 7 font 21 et non 20 ; c'était le 21.e qui devait être critique. L'objection était pressante pour des gens qui avaient en même temps à cœur, et de soutenir l'assertion d'Hippocrate, et de conserver au nombre 7 l'influence qu'on lui supposait. On répondait ainsi : le 14.e jour doit être pris et comme terme de la seconde semaine, et comme le commencement de la troisième ; de cette façon vous arriverez facilement au 20.e, en conciliant toutes choses. On sent aisément le ridicule d'une pareille réponse, cependant il faut encore la respecter (1). L'idée des crises et des jours critiques est précieuse, continue ce Professeur, et l'on ne saurait trop répéter, qu'en se soustrayant à l'empire des nombres, le médecin ne peut faire trop d'attention à la chose en elle-même, surtout dans les maladies aiguës.

---

(1) Le Professeur Broussonnet, dans sa séméïotique, dit qu'il est probable que la marche compassée de la nature n'a pu être arrêtée au 20.e jour, et qu'on peut supposer que la troisième semaine se complète aussi-bien que les deux précédentes ; on doit le croire, continue ce Professeur, avec d'autant plus de raison, que la pratique journalière le prouve.

N'oublions pas de parler d'une classe de jours indicateurs qui annoncent les jours critiques ; ces jours se comptent par quartenaires, ainsi le 3.e est indicateur du 7.e, le 11.e l'est du 14.e, le 18.e du 21.e; ces jours s'appellent aussi contemplatifs. Il est encore des jours qui, quoique quelquefois critiques, ne peuvent cependant mériter ce nom : tels sont le 3.e, le 5.e, le 9.e, le 13.e, le 19.e Les vides qui n'annoncent rien ordinairement, sont le 1.er, le 2.e, le 6.e, le 8.e, le 10.e, le 12.e, le 16.e, etc. C'est de ces jours tous pairs qu'Hippocrate a dit : *febricitantem nisi diebus imparibus febris reliquerit, solet reverti.* Liv. IV, aph. 61.

Quand nous avons dit, d'après la doctrine d'Hippocrate, que les jours impairs étaient les plus critiques, nous n'avons pas voulu parler des maladies qui marchent par jours pairs. Hippocrate lui-même avait observé que dans celles-ci les crises avaient lieu aux jours pairs, d'où : *quæ paribus diebus exacerbantur paribus judicantur.* Liv. IV, aph. 63.

On entend par type pair, dit M. Camino, dans une thèse soutenue en l'an 7, les maladies qui ont leur exacerbation ou l'apogée de leurs paroxysmes aux jours pairs ; par exemple, supposons que le premier redoublement d'une fièvre paroxystique débute le lundi au matin vers midi, qu'il ne parcoure pas dans ce jour les périodes du froid, de la chaleur, de la sueur, qu'il continue toute la soirée et toute la nuit, que l'apogée de la fièvre tombe dans la matinée du mardi et qu'il aille en diminuant jusqu'au mercredi : supposons que le mercredi l'accès revienne à midi et qu'il ne soit dans son apogée que le jeudi au matin, et qu'enfin la fièvre suive la même marche, de sorte que son *vigoris tempus* tombe au 6.e ou au 8.e jour, on dira que la fièvre se meut par jours pairs.

Il cite Vallésius, appelé le 4.e jour auprès de Philippe II, atteint d'une fièvre qu'il reconnut se mouvoir par jours pairs; il prescrivit un purgatif pour le 5, contre l'avis des autres médecins qui voulaient respecter ce jour comme impair, et le malade guérit. On voit, par cet exemple, que les jours pairs doivent être respectés dans les fièvres qui suivent ce type.

C'est ici que je termine l'exposition de la doctrine des jours critiques ; c'est d'elle que Galien a dit, dans ses livres de *diebus decretoriis*, que son fondement est plutôt l'expérience que la raison; et en effet, il paraît que la recherche et la découverte des causes de ces opérations merveilleuses de la nature, est quelque chose, dit-il, qui passe notre portée. Cette doctrine présente à la vérité des exceptions ; mais des exceptions ne détruisent pas des règles basées sur l'observation et l'expérience. Quoique Galien ait avancé que la cause des crises et des jours critiques était une opération merveilleuse de la nature, qui passait la portée de l'esprit humain, il n'a pas laissé que de chercher à la découvrir : ainsi il a cru que la lune était la cause des jours critiques. Il serait à propos de parler ici des différens sentimens des auteurs sur cette cause, si l'intention qui m'a fait écrire cet essai était de faire un traité complet des crises et des jours critiques ; mais, comme je n'ai eu en vue que de m'essayer à exposer une doctrine qui a été constatée par les plus grands médecins, et que d'ailleurs cet article est un sujet de pure curiosité, et qui ne peut être d'aucune utilité dans la pratique, je me contenterai, pour me renfermer dans les écrits d'Hippocrate, de dire que ce divin vieillard, qui connaissait toute la difficulté qu'il y avait à développer cette cause, l'attribuait à la nature; et qu'est la nature, si ce n'est le principe des mouvemens vitaux qui tendent à la conservation de notre espèce? Cette action bienfaisante de la nature dans les maladies est si évidente, qu'il est bien étonnant que quelques médecins l'aient niée. Il faut admettre ce principe puissant qui régit le corps, préside à tous ses mouvemens et les dirige à son avantage; peu importent les dénominations qu'on lui a données, *natura morborum medicatrix*, a dit le Père de la médecine, et ce dogme répété d'âge en âge et adopté par presque tous les praticiens célèbres, prouve qu'on a reconnu de tout temps la grande influence de la nature sur les changemens que les maladies éprouvent. Cependant, qu'elle agisse également dans tous les cas, qu'elle guérisse seule toutes les maladies, c'est ce qu'il serait absurde de croire et ce que je ne pense pas que personne ait avancé.

Maintenant que nous sommes convenus que la nature est assujettie à certains types, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, que nous avons remarqué qu'elle opérait le plus souvent, après un temps à peu près déterminé, certains phénomènes extraordinaires qui étaient le produit de son travail : examinons rapidement sur quelles voies les crises se font, et quels sont les signes qui peuvent alors les annoncer. Je ne crois pas pouvoir en donner une idée plus exacte et plus simple, qu'en rapportant le tableau que Landré Beauvais fait à ce sujet dans sa séméiotique. « Elles s'opèrent, dit-il, sur quatre systèmes différens, savoir : 1.° sur les membranes muqueuses; il divise la manière dont elles se font sur ces membranes, en exhalation sanguine et en excrétion augmentée. La première division lui fournit les hémorrhagies du nez ou les épistaxis, des bronches ou l'hémoptysie, de l'estomac ou hémathémèse, des intestins, de l'utérus ou ménorrhagie, des voies urinaires ou hématurie. La seconde division lui fournit le flux hémorrhoïdal et le menstruel.

2.° Sur le système dermoïde, où les crises se font par les sueurs et par les éruptions aiguës et chroniques.

3.° Sur le système glanduleux, où elles ont lieu par le flux d'urine, par la salivation, par les parotides et par les bubons.

4.° Sur le système cellulaire, où elles arrivent par le gonflement des diverses parties du corps, par les charbons, des furoncules, la gangrène ou des dépôts purulens. » Il serait utile de joindre à l'énoncé de ce tableau les symptômes qui sont particuliers à chacun ou à plusieurs à la fois des symptômes qu'il renferme ; mais ces considérations m'entraîneraient tout à fait hors de mon sujet. Je me bornerai à parler même en abrégé des signes qui précèdent les crises dans les six principales voies par lesquelles elles ont ordinairement lieu.

DES SIGNES PROPRES AUX DIFFÉRENTES VOIES PAR LESQUELLES S'OPÈRENT LES CRISES.

Elles ont lieu, savoir : par les hémorrhagies, par le vomissement, par les selles, par les sueurs, par les urines et par les crachats.

Les signes qui précèdent une hémorrhagie du nez sont: si l'un ou l'autre des hypocondres est tendu sans être douloureux, si la respiration est difficile, si une douleur de tête, avec des élancemens, accompagne l'ardeur de tout le visage, principalement des yeux, des narines et des joues; si la vue est trouble et représente de fausses lueurs, si le malade a le cou douloureux, avec tintement des oreilles ou la surdité; si les yeux pleurent soudainement et deviennent rouges, si les artères des tempes battent violemment, que les narines s'émincent et démangent, surtout si une douleur violente occupe le visage et les tempes; ajoutez à cela, si outre l'élévation du pouls et sa véhémence ordinaire dans toutes les évacuations critiques, il est encore ici ondulant.

Le vomissement doit survenir lorsqu'avec une pesanteur de tête, des vertiges et des éblouissemens, le malade a des envies fréquentes de vomir; qu'il ressent un déchirement d'estomac, qu'il a une grande amertume dans la bouche, qu'il crache souvent une salive claire, et qu'on lui remarque des mouvemens convulsifs à la lèvre inférieure. Les hypocondres se soulèvent alors et empêchent la respiration; le pouls est resserré et dur; le vomissement sera plus assuré si le malade a plus de 35 ans, si c'est en été ou en automne, qu'il arrive un frisson, et que les parties situées au-dessous des hypocondres se refroidissent.

La crise se fera par un cours de ventre, si la matière se porte aux entrailles, et qu'il ne s'ensuive pas de vomissement ni d'évacuation extraordinaire par les urines; enfin, si dans la santé le malade n'était pas sujet aux hémorrhagies du nez ni aux sueurs, mais plutôt aux dévoiemens. Lorsque le temps approche où l'on doit être jugé par les selles, les intestins s'agitent, murmurent, et l'on a des tranchées suivies d'une pesanteur ou d'une douleur interne aux environs des lombes, et ensuite dans la partie inférieure du ventre. Cette observation n'a pas échappé à Hippocrate, qui dit que, dans les fièvres, si la douleur des lombes survient à la douleur et au murmure des hypocondres, il arrive pour l'ordinaire un dévoiement.

On peut espérer que la crise se fera par les sueurs, si le malade

n'est pas fort affaibli, que les selles et les urines soient supprimées, sur-tout si l'on ne voit aucun signe qui annonce le vomissement; car, s'ils se rencontrent avec ceux de la sueur, la crise se fait par les sueurs et le vomissement. L'on est encore plus certain qu'il doit arriver des sueurs, si, outre les marques précédentes, l'accès, dans son accroissement, cause le délire, comme il arrive dans les fièvres ardentes; si tout le corps s'échauffe, devient rouge, et qu'il en sorte une vapeur chaude qu'on ne remarquait pas auparavant: le pouls est pour lors ondulent et très-mol. On doit principalement attendre les sueurs, si vers le temps de la crise le malade rêve qu'il se baigne. La phrénésie indique souvent les sueurs critiques; les sueurs salutaires sont universelles, chaudes, et sortent abondamment de la tête et de tout le corps. Les signes qui présagent que la nature se dispose à une solution heureuse d'une maladie par les voies urinaires, sont la pesanteur des hypocondres, la constipation, un sentiment de gonflement vers la vessie, des envies d'uriner, des ardeurs en urinant, principalement à l'extrémité de l'urètre, un tissu cutané très-serré, et sur-tout l'état du pouls. Suivant Bordeu, il est alors inégal avec régularité, c'est-à-dire, que plusieurs pulsations diminuant graduellement, semblent se perdre peu à peu sous le doigt pour revenir ensuite avec leur première force; dans les intervalles, les pulsations sont plus développées, assez égales et un peu sautillantes.

Les signes enfin qui dénotent qu'une crise va se faire par les crachats, sont: 1.° l'absence des signes des autres évacuations, jointe à la tendance que la nature manifeste à faire sortir la matière critique par cette voie; 2.° une gêne dans la respiration, provenant de la présence de la matière qui va être expulsée; 3.° une toux fréquente qui est suivie de crachats rares au commencement, qui par la suite deviennent abondans; 4.° une douleur permanente dans la cavité thorachique ou dans les côtes, qui va en diminuant jusqu'à l'expulsion entière de la matière critique.

Les passions de l'âme ne contribuent pas peu à déterminer le genre d'évacuation critique; en effet, la crainte produit les selles,

le vomissement, ou les urines ; la joie promet les sueurs. Il faut aussi remarquer que la crise ne se fait pas toujours par une seule, mais souvent par plusieurs évacuations différentes. Dans une fièvre ardente, par exemple, l'hémorrhagie peut commencer la crise qui doit s'achever par des sueurs assez abondantes.

Un médecin prudent ne doit jamais annoncer une crise d'après un seul signe. Il doit être convaincu qu'il n'est pas possible de le faire, et qu'il est essentiel de faire attention à tous les symptômes d'une maladie, à ses causes éloignées et prochaines, comme le recommande Bosquillon (*Quæst. med.* Paris, an 1772.) : « *Summatim,* « dit-il, *nisi maximâ prudentiâ et sedulitate, morbi idea, mag-* « *nitudo, natura, mores, anni tempus, regio, præsens consti-* « *tutio, ægri ætas, naturæ vires, pulsus, respiratio, facies, lin-* « *gua, cutis indoles, hypochondriorum tactus, labiorum motus,* « *vox, oculi, auditus, sermones et alia hujusmodi similia obser-* « *ventur, crises nec cognosci nec præcini queunt. Ad hæc om-* « *nia accuratè attendendo, æternam consecuti sunt famam Hip-* « *pocrates, Diocles et Galenus; crisim non solum nunciabant sed* « *etiam diem quo ægrotans ab affectione morbosâ liberaretur.* « *Proindè horum vestigia premendo prognosis expoliri et certior* « *reddi potest. Illi verò quibus artis decus curæ est, nunquam* « *ex unico signo judicium ferunt, sed ex multis unà conspectis* « *et simul collatis.* » « Ce serait par conséquent, dit ce célèbre « praticien dans ses notes sur Cullen, s'exposer à commettre sou- « vent des erreurs grossières, que de vouloir, comme l'ont tenté « quelques modernes, prédire les crises d'après l'examen seul du « pouls. Il n'y a peut-être aucun signe qui, considéré séparément, « puisse plus facilement induire en erreur. Les affections de l'âme, « le mouvement, la compression plus ou moins forte du carpe, et « autres causes, peuvent y occasioner des variétés infinies. Les « mêmes variétés annoncent tantôt des évacuations critiques, et « d'autres fois s'observent dans le principe de la maladie lorsqu'on « ne peut espérer aucune crise. Ainsi, le pouls rebondissant se « remarque fréquemment dans le commencement des inflamma-

« tions violentes. Galien dit avoir vu le pouls rebondissant et le pouls « ondulant dans la péripneumonie et dans la léthargie ; il ajoute, « que le pouls rebondissant accompagne l'hémorrhagie du nez et le « flux hémorrhoïdal, et qu'il annonce toujours une évacuation « quelconque. Mais il n'est pas possible de suivre ce médecin célèbre « dans les variétés qu'il a prétendu reconnaître dans le pouls. Le « pouls intermittent induit également en erreur ; il est naturel à « certaines personnes; il est commun aux enfans, aux vieillards, « aux hypocondriaques, aux femmes hystériques, et à celles qui « sont grosses; tantôt il précède une crise salutaire, et d'autres fois « la mort. » Ces observations suffisent pour démontrer qu'il faut joindre à l'examen du pouls la connaissance des autres signes, pour pouvoir prédire avec quelque certitude les crises.

En nous résumant donc, qu'avons-nous voulu établir par tout ce que nous venons de dire? L'existence des crises, celle des jours critiques. Nous avons ensuite exposé les voies et les signes des crises ; d'où je conclus que la méthode d'observer les crises, les jours critiques, et les signes qui les annoncent, a son fondement dans la nature même, qu'elle est utile dans la pratique ; car, comme rien ne se fait qu'avec le temps, et que pour chaque effet particulier il faut un temps proportionné, il faut conséquemment un temps déterminé pour rectifier la matière morbifique et lui donner la préparation qu'elle doit avoir pour être évacuée utilement. Comme il faut un temps déterminé pour que la cause morbifique s'engendre, il en faut un de même pour la réformer et l'expulser hors du corps. Or, ces modifications, ces changemens, ces rectifications de la matière morbifique, arrivent le plus souvent, selon le cours ordinaire de la nature, le 4 ou le 7, le 11 ou le 14, etc., etc., comme je l'ai exposé.

Une réflexion bien naturelle se présente à l'esprit, lorsqu'on s'est occupé de connaître la doctrine des crises et des jours critiques, sur-tout lorsqu'on a vu l'esprit de système chercher à la renverser. D'où vient cette diversité dans la manière de raisonner sur ce sujet? Le voici, je crois : c'est qu'il rentre dans cette grande divi-

sion (objet de disputes interminables entre les auteurs) de la médecine , en agissante et en expectante ; c'est de là qu'ils sont souvent partis pour nier ou admettre la doctrine que je viens de rapporter. Qu'il me soit permis de dire encore quelque chose sur ce point.

La médecine agissante est la médecine de l'art , la médecine d'expectation est la médecine de la nature. Il est donc bien important de connaître dans quel cas l'art doit suppléer à la nature, et dans quel cas aussi il faut laisser agir cette dernière. On peut déduire de là trois règles essentielles de pratique.

La médecine agissante doit être employée : 1.° lorsque les efforts que la nature suscite pour dompter le principe morbifique sont immodérés, excessifs, et font présumer que, ne pouvant se maintenir que très-peu de temps dans ce degré d'énergie, un épuisement des forces , une atonie funeste succédera bientôt à cette exaltation précoce et trop peu ménagée ; 2.° lorsque la nature opprimée par la violence du principe morbifique, paraît ne pas pouvoir se suffire à elle-même , pour se dégager du poids qui l'accable; 3.° lorsque la nature , encore puissante, dirige ses coups obliquement et semble accroître le danger par l'inutilité de ses efforts.

D'où il s'ensuit que, dans le premier cas, il est urgent que le médecin réprime ces efforts trop généreux, qu'il les modère de manière qu'ils puissent suffire jusqu'à la solution heureuse de la maladie , qu'il n'est pas moins urgent encore qu'il aide la nature à se relever , quand il est à craindre que le principe morbifique profite de l'avantage qu'il a acquis sur elle pour lui porter les derniers coups; enfin, qu'en la ramenant dans le vrai sentier d'où elle s'était déviée, le médecin prévienne les désordres qu'elle aurait pu produire , si elle eut persisté dans ses aberrations.

La médecine expectante sera suivie du plus heureux succès , toutes les fois que la nature manifestera son pouvoir par gradation et d'une manière modérée , qu'elle paraîtra assez forte pour ne pas se laisser abattre par le principe morbifique; lorsqu'enfin, ses coups immédiatement dirigés vers le centre des forces destructives, ten-

dront à anéantir ce foyer même dans son origine, sans donner lieu de craindre qu'il puisse porter ailleurs ses ravages. Mais sur quelle base est-il permis de se fonder pour accorder la préférence à la médecine agissante sur l'expectante, et réciproquement, dans le cours des maladies aiguës? Tous les temps de ces maladies sont-ils également propres à pratiquer l'une ou l'autre de ces méthodes? Le raisonnement peut nous guider dans l'examen de cette question.

La nature est, dans le premier temps d'une maladie, sous la dépendance du principe morbifique; l'art doit alors agir quelquefois; le médecin doit chercher à diminuer les forces de ce principe, dont les mouvemens violens, pendant ce période d'irritation, font souvent craindre pour celui qui doit suivre une réaction orageuse de la part de la nature. Il satisfait alors à cet aph. 29, sect. 11, d'Hippocrate: *incipientibus morbis, si quid movendum videtur, move*, etc. On pourrait me faire une objection sur ce dernier article; j'ai à craindre que l'on s'étaie de l'aph. 24, sect. 1: *in acutis affectiotionibus, rarò etiam in principiis, medicamentis uti oportet*, pour détruire le principe que j'ai énoncé. Je préviens déjà l'objection, en observant que le père de la médecine ajoute, dans ce même aph., *atque hoc facere priùs diligenti æstimatione factâ*. Hippocrate convient donc qu'il est des cas où l'on doit agir dans le commencement des maladies; ce n'est pas seulement dans cet aph., mais encore dans plusieurs autres, ainsi: *concocta medicamentis aggredi oportet et movere, non cruda neque in principiis si non turgeant, plurima verò non turgent*, aph. 22, sect. 1. *Purgare oportet in valdè acutis si humor turget eâdem die: morari enim in talibus malum est*, aph. 10, sect. 4. Le médecin prend alors une part active dans le traitement des maladies, lorsque (et ces cas se rencontrent aujourd'hui) il pratique la saignée dès l'invasion d'une affection inflammatoire, lorsqu'il donne les émétiques dès les premiers jours d'une fièvre gastrique, lorsqu'il ordonne le quinquina dès les premiers accès d'une fièvre intermittente insidieuse: en sorte que, sans prétendre infirmer en aucune sorte l'autorité d'Hippocrate, je suis fondé à établir, d'une manière générale à la vérité, que la

médecine agissante convient dans le premier période des maladies (1).

Il est des cas donc où le médecin doit agir dans le commencement des maladies ; il le doit, car il ne faut pas qu'il oublie que de quarante-deux malades qu'Hippocrate confia à la nature, il y en eut vingt-cinq qui moururent, liv. 1 et 3 des épidém. D'ailleurs, en agissant quelquefois dès le début d'une fièvre gastrique ou d'une affection inflammatoire, il imite la nature, qui fort souvent sollicite alors des vomissemens, des diarrhées, des hémorrhagies, etc., qui font avorter, ou qui du moins adoucissent quelquefois de beaucoup une maladie. Le véritable médecin doit calculer la somme des forces d'un malade avec la somme de l'affection dont ce dernier est atteint. Il n'est pas contraire aux principes que j'ai énoncés qu'il agisse lorsqu'il pense qu'il doit agir. Cela ne détruit pas les crises ni les jours critiques en tant que doctrine, pas plus que les mouvemens spontanés de la nature, dont nous venons de parler, ne détruisent toutes les maladies.

Mais, après cette première action de la part du praticien, il doit rester spectateur. La maladie entre alors dans son second stade, dans ce période de coction et de crise qu'il doit respecter ; d'où

---

(1) Ceci semble d'abord contredire l'attachement que j'ai montré pour la doctrine d'Hippocrate, dans les crises et les jours critiques ; mais j'avertis ceux qui me liront, que je n'ai jamais entendu être exclusif dans les principes que j'ai adoptés. La doctrine dont j'ai fait l'exposition est vraie, elle a été reconnue telle par les meilleurs praticiens ; mais elle présente des modifications dont je devais parler, modifications qui sont dans la nature même, et que le médecin ne doit pas mépriser. Puis, comme le dit M. le Professeur Lordat, dans ses leçons de pathologie, il faut s'en tenir au principe philosophique de l'égalité de durée dans les maladies, sans être numériquement exclusif. Il est certain, cependant, que lorsqu'une maladie se manifestera, comme je l'ai dit, par gradation et d'une manière modérée, elle trouvera sa crise dans les jours critiques. La nature guérit aussi fort souvent elle seule une maladie aiguë grave, dans les jours critiques : on en trouve des exemples dans les auteurs.

Hippocrate a dit : *vigentibus verò morbis quiescere satiùs est*, aph. 29. sect. 2. C'est alors qu'il faut, lorsque l'évacuation critique est prête à se faire, mettre à exécution, ce *quò natura vergit eò ducenda est*, à moins qu'elle ne s'égare. On voit, par tout ce que j'ai dit, qu'on ne peut guère être fixé sur les différens temps des maladies où il faut agir ou ne pas agir, sans avoir des connaissances exactes sur la doctrine des crises et des jours critiques. Quant à ceux, comme Asclépiade, Thémison, la secte des chimistes, Van-Helmont, Barbeirac, Chirac et tant d'autres, qui pensaient qu'on devait toujours faire faire à la nature des crises par le moyen de l'art, sans jamais les lui confier, je leur dirai avec Bosquillon: (*Quæst. med. Paris. anno* 1772.) *qui putant crises à medico arte faciendas esse, mihi videntur errare, omninòque in hoc omnis error est quod existiment artem, suis medicamentis, conatus naturæ criticos æmulari posse: quod tamen falsum est. Namque licet hæc cum illis hoc commune habeant, ut corpus eximiè conturbent, effectibus valdè discrepant. Purgantia enim in febribus frequentiùs nocent et rarissimè ægrotantem levant. Motus critici è contrà vulgò in ipsius salutem cedunt, quoniam humorem morbi coctum et maturum expellunt. Artis imbecillitatem nonne demonstrant crises quæ in febribus sæpè contingunt, in ægris qui validissimis constant viribus, quamvis phlebotomiis et drasticis maximè fuerint debilitati? In constitutionibus variolosis et aliis hujusce generis ubi fomitem morbi motus febriles concitando, ad cutem propellit natura incassùm, tum vocabuntur omnia artis auxilia, ut humor aliam viam affectet. Natura semper eodem procedet tramite, aut ægrotans è medio tolletur. Quis morbos gravissimos unquam in ipsis incunabulis suffocavit? Quis unquam sputa in pleuritide, quis hæmorrhagiam criticam in febre ardente aut aliam evacuationem tutè suppressit? Quoties etiam quoties accidit morbum quem debellatum purgantibus existimant, inducias tantùm fecisse ob vim naturæ debiliorem? Quis recensere queat quàm multos, quàmque graves morbos chronicos successerint temerariis curationibus? Demùm optimorum magistrorum libri nos docent*

activiora remedia tantùm removere obstacula quæ naturæ opus turbant, nunquam verò illi æquiparanda esse. Proindè maximâ cum cautelâ in usum vocanda sunt, in iisque duntaxat casibus ubi ob materiæ turgescentiam, motusque naturæ irregulares, metastases periculosæ timentur. Hi casus verò sunt rari. De iis judicium ferre arduum est. Hos optimè perspexit Hippocrates, attentè observando quascumque morborum mutationes. Hujus vestigia prementes Ballonius, Fernelius, Lancisius, Baglivius, Sydenhamus et multi alii viri clarissimi, in febribus ubi adest vertigo, vehemens dolor capitis, insignis præcordiorum oppressio, primis morbi diebus, præmissâ sanguinis missione, materiam noxiam purgatione alvinâ submovere commendant, ne diutiùs intestinis contenta, massæ sanguineæ remisceatur. Proindè crisium contemplator, eo tantum tempore spectatorem agit, cum natura suum adoritur opus, nec rejicit omnem activam curandi rationem, sed multò prudentiùs eam adhibet; prætereà futuros morborum eventus, quod admirabile et divinationi proximum est, prævidet. Nunquam metu perculsus, dum validis conatibus crisim salutarem molitur natura, totam ægri familiam vano implet terrore; è contrà crisim imminentem bellè indicando, adstantibus stuporem parit, majoremque splendorem arti addit, optimè de genere humano meretur, magnoque dignitatis splendore apud omnes extollitur. Quamobrem, sive judicium vetustatis, sive lumen rationis, sive experientiæ auctoritas, sive artis decus considerentur, nostræ sententiæ serviunt et suffragantur omnia.

On voit par ce dernier article, où sont énoncés rapidement plusieurs préceptes dont j'ai déjà parlé, les inconvéniens de la méthode des médecins qui ne veulent, dans aucun cas, rien confier à la nature; on y voit aussi dans quel cas la médecine expectante est préférable à l'agissante, et réciproquement l'agissante à la médecine expectante.

F I N.